

Introduction générale au XX^e siècle

Désormais que le XX^e siècle est terminé, il est possible de réfléchir à sa globalité, à ses vecteurs directeurs. Le siècle écoulé comporte des années de peur et des années de joie. Jamais l'homme n'aura connu un tel accroissement du confort de vie, jamais il n'a connu de tels progrès matériels. Pensons à ce qu'était la vie il y a cinquante ans. Dans les secteurs de la médecine, de l'informatique, de l'alimentation, des déplacements, de l'ingénierie, que de progrès ! Ce siècle du confort fut pourtant aussi celui du sang. Jamais nous ne connûmes régimes plus tyranniques, plus sanglants et autoritaires. Jamais nous ne connûmes des idéologies aussi néfastes, aussi destructrices. La barbarie a atteint un niveau au moins aussi élevé que le développement technique, ce qui n'a cessé de questionner les hommes. Comment expliquer un tel développement couplé à de telles destructions ? Paul Valéry, dans *La Crise de l'esprit*, en 1919, nous donne un début d'explication à ce paradoxe apparent :

« Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.

Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins; descendus au fond inexorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées, avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques. Nous savons bien que toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose. Nous apercevions à travers l'épaisseur de l'histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. Nous ne pouvions pas les compter. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire.

Élam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie... ce seraient aussi de beaux noms. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. (...)

Les grandes vertus des peuples allemands ont engendré plus de maux que l'oisiveté jamais n'a créé de vices. Nous avons vu le travail consciencieux, l'instruction la plus solide, la discipline et l'application les plus sérieuses, adaptées à d'épouvantables desseins. Tant d'horreurs n'auraient pas été possibles sans tant de vertus. Il a fallu, sans doute, beaucoup de science pour tuer tant d'hommes, dissiper tant de biens, anéantir tant de villes en si peu de temps; mais il a fallu non moins de qualités morales. Savoir et Devoir, vous êtes donc suspects ? (...)

Il y a des milliers de jeunes écrivains et de jeunes artistes qui sont morts. Il y a l'illusion perdue d'une culture européenne et la démonstration de l'impuissance de la connaissance à sauver quoi que ce soit; il y a la science, atteinte mortellement dans ses ambitions morales, et comme déshonorées par la cruauté de ses applications; il y a l'idéalisme, difficilement vainqueur, profondément meurtri, responsable de ses rêves; le réalisme déçu, battu, accablé de crimes et de fautes; la convoitise et le renoncement également bafoués; les croyances confondues dans les camps, croix contre croix,

L'oscillation du navire a été si forte que les lampes les mieux suspendues se sont à la fin renversées. »

Cette crise de l'esprit est la crise de l'Europe. Ce siècle tout entier repose sur elle, et sur les Européens. C'est sur le brillant et l'apparat d'une Europe fière d'elle-même que

s'ouvre le siècle. Une Europe fière, mais qui doute. Une Europe percluse de visions mortuaires, de pensées morbides. Une Europe qui n'a jamais paru aussi vivante, et qui pourtant s'imagine déjà morte. C'est au moment où l'Europe se voit toute puissante qu'elle contemple le néant de sa grandeur. Cette Europe-là a fauché sa génération d'écrivains et d'artistes, elle a tué Péguy dans les blés mûrs de Champagne. Elle a blessé Apollinaire dans les tranchées boueuses des assauts. « Tant d'horreurs n'auraient pas été possibles sans tant de vertus. Il a fallu, sans doute, beaucoup de science pour tuer tant d'hommes, dissiper tant de biens, anéantir tant de villes en si peu de temps; mais il a fallu non moins de qualités morales. » La Grande Guerre n'a pas eu lieu en dépit du développement humain et moral de l'Europe, mais bien à cause de lui.

Cette Grande Guerre patriotique de 1914 est le fruit du romantisme européen. Ces penseurs, poètes, écrivains allemands et français du défunt XIX^e ont instillé un venin de mélancolie qui s'est infiltré dans la pensée européenne. Nietzsche et ses folies. Hölderlin et sa tour d'ivoire. Schiller, Nerval et leur désespoir. Tant d'autres épigones à leur suite. Nous n'étions plus au siècle du Soleil, mais de la Lune. Et notre XX^e siècle a connu l'éclipse astrale de la mort. Avant 1914 il y a eu les anarchistes et les attentats. Tant de couronnes, tant de dignitaires tombés sous les balles et le couteau. Sissi d'Autriche, Alexandre II, Sadi Carnot, et enfin François-Ferdinand. Un meurtre parmi d'autres, à la suite d'une longue lignée ; et qui ouvre le cataclysme. Le XX^e siècle fut le siècle de l'effacement apparent de l'Europe, et pourtant tout à tourné autour d'elle et des Européens. L'Amérique toute puissante se regarde constamment dans le miroir européen, même pour le rejeter en le classant dans le dossier du vieux continent. Le communisme y puise sa force et son espoir : c'est dans la cour de la Sorbonne, lors du mois de mai 1968, que cette idéologie a raté son futur, bien plus que dans la répression de Tien Anmen. Si l'Asie émerge, c'est encore le vieux monde qu'elle veut imiter, et c'est chez lui qu'elle achète son vin et son cognac. On veut faire de l'Europe une ombre, et chacun doit se positionner par rapport à cette ombre.

« L'illusion perdue d'une culture européenne ». Nous aurions donc coupé définitivement nos racines puisant aux sources de la Grèce et de Rome, se vivifiant à celles du christianisme. La culture, spécificité européenne dont le continent fut si fier, est apparue aux hommes comme la chose la moins partagée et la moins transmissible. Avec le doute, l'Europe sombre dans le relativisme ; son véritable poison. En 1889, trente ans donc avant le texte de Valéry de 1919, Jules Ferry évoquait le devoir des races supérieures, devoir moral notamment, de civiliser les inférieures. Et voici qu'à Verdun, dans la Somme, dans la Marne, on a découvert que cette culture que l'on cherchait à imposer aux autres n'en était pas une. Qu'elle n'était pas supérieure et qu'elle conduisait à des massacres sans nom. C'est donc qu'il ne devait pas y avoir de culture, ou du moins qu'aucune ne devait dépasser l'autre. L'Europe ne s'est pas regardée avec humilité, elle s'est humiliée elle-même. Elle est entrée dans son siècle de repentance, allant même jusqu'à s'accuser de crimes qu'elle n'avait pas commis. Le XX^e siècle fut celui du rapport conflictuel et pathologique de l'Europe avec sa mémoire. Nous ne sommes pas encore sortis de ce pathos quand, aujourd'hui toujours, nous dénigrons nos sites, nos musées, nos tableaux, nous rejetons ce qui nous construisait, au motif justement que c'est trop nous, et que nous devons être autre. Après avoir voulu s'imposer au monde, l'Europe veut s'imposer le monde à elle-même. Le mondialisme transnational est l'héritier du chauvinisme nationaliste.

Parmi les autres particularités de notre siècle figurent bien évidemment l'omniprésence des idéologies. Communisme, nazisme, fascisme, ont pu s'imposer et s'établir, en dépit de la tradition libérale de l'Europe. Ces régimes ne sont pas opposés à la démocratie. Comme nous le verrons, ce sont des régimes démocratiques. Ils sont en revanche opposés à la tradition aristocratique de l'Europe, tout en étant des régimes et des idées complètement européens, nés du cœur et de l'esprit de l'Europe. Au sens chrétien du terme, ces régimes sont des hérésies.

Ils puisent dans l'esprit chrétien de l'Europe, mais pour en détourner le sens et les valeurs, pour en déformer le message. Ces régimes sont à la fois holistes et monistes. Holistes, parce qu'ils veulent englober la totalité de la personne humaine, parce qu'ils prétendent régir toute la vie de leur citoyen. Monistes, parce qu'ils ne font pas la distinction entre le spirituel et le temporel, se voulant eux-mêmes à la fois régime temporel et régime spirituel. Le communisme comme le nazisme fondent une nouvelle religion. Le cas du fascisme est un peu à part, car ce régime a des spécificités qui le différencient des autres. Néanmoins, ces trois régimes sont nés du socialisme, comme nous le démontrerons et l'expliquerons dans un article ultérieur.

Voici pour ces quelques pistes de compréhension de l'Europe au XX^e siècle. Bien sûr, comme toutes les pistes, elles empruntent des raccourcis forcément contestables. Il ne s'agit pas ici d'une étude exhaustive sur le sujet, mais d'une volonté analytique de comprendre le fonctionnement et l'organisation de ce siècle, si cruel et si européen.

I/ L'introduction de la démocratie

1/ L'Europe de l'aristocratie

Alexis de Tocqueville, dans sa célèbre *Démocratie en Amérique*, a très bien démontré que la grande nouveauté du XIX^e siècle fut le développement de la démocratie, par opposition à l'aristocratie. Plus nous lisons Tocqueville, et plus nous l'étudions, et plus nous sommes convaincus que ce n'était en rien un partisan de la démocratie. S'il constate un état de fait, et s'il en analyse les ressorts et les aboutissants avec brio, s'il est assez acerbe sur les impasses du système aristocratique, il reste toutefois, à notre avis, profondément attaché à l'aristocratie. Il essaye certes de vivre avec son temps, d'élaguer les branches mortes et de se suspendre aux branches vives, tout en comprenant fort bien les dangers et les limites de cette nouvelle façon d'ordonner la société.

Commençons donc par distinguer l'aristocratie et la démocratie. La première erreur serait de confondre démocratie et liberté, ou démocratie et suffrage universel. Si les deux peuvent être concomitants, ils n'en sont pas moins distincts. Le suffrage universel peut être un système particulièrement aliénant, voire déboucher sur une dictature. La démocratie n'est pas non plus forcément un régime qui respecte le peuple ou qui répond à ses aspirations. L'état actuel de la France le démontre bien : les Français sont majoritairement opposés à la pression fiscale que nous connaissons, à l'ouverture des frontières, ou encore à certaines lois politiques votées. Et pourtant cela se passe. Et pourtant nous sommes bien toujours une démocratie.

À l'inverse, aristocratie ne signifie pas état dictatorial ou liberticide. L'Allemagne bismarckienne était une aristocratie, et non pas une démocratie comme la France républicaine, et les lois sociales y étaient plus généreuses qu'en France, et les Allemands de ce temps aussi heureux que les Français. À bien des égards, le Japon actuel est une aristocratie. Et ce pays est un des plus développés au monde, la presse y est libre, et les Japonais vivent bien. Il peut y avoir conciliation entre aristocratie et élection, aristocratie et liberté. Si la distinction entre l'aristocratie et la démocratie ne se fait ni sur le degré de liberté, ni sur le mode de régime électif, alors sur quoi porte-t-il ?

Encore une fois, il nous faut revenir à Tocqueville pour le comprendre. La démocratie, c'est un état social où règne l'individu. Le système démocratique est un système fondamentalement individuel. La société s'émiette et se disloque, pour se refonder autour de l'axe central de l'individu. En politique, l'individu devient citoyen. En économie, il se fait client ou consommateur. Mais à chaque fois, l'individu est seul, et essaye d'agréger autour de lui des individus similaires ou partageant les mêmes centres d'intérêt, par exemple dans les associations.

L'aristocratie est un état social où règne la famille. Ce serait une erreur de réduire l'aristocratie aux aristocrates, de ne voir dans ce système que les grandes familles, de le confondre avec les nobles ou les princes. Le propre de la noblesse, c'est de conserver et de transmettre l'esprit de famille, ce qui est particulièrement visible dans le patrimoine foncier, que chaque génération a pour tâche de conserver et d'accroître. Mais cela n'est qu'un aspect. L'aristocratie peut aussi exister chez l'ouvrier, le manoeuvre ou le paysan. La volonté de transmettre la maison, la terre, le savoir-faire familial sont autant de marques de l'esprit aristocratique. Dans ce système, la famille est au cœur de tout. C'est elle qui assure la formation humaine, la protection sociale, la transmission des valeurs.

La famille est la clef de voûte du système aristocratique. En France, les rois sont les pères de leurs peuples. Ils se doivent de les protéger, de les nourrir, de les guérir. Louis XVI distribue du pain aux pauvres de Versailles lors des disettes hivernales, Henri III combat pour la paix de ses peuples. En démocratie, le dirigeant de l'État n'est plus perçu comme le père, mais plutôt comme la mère. Il devient le protecteur tout puissant d'individus infantilisés. L'État passe ainsi d'un régime subsidiaire à un régime providence ; la main qui tient le timon de l'État se mue en main qui cajole et console.

Les démocrates ont bien compris cela, eux qui ont cherché à détruire la famille. Par exemple par la suppression du droit d'aînesse, qui provoque la dislocation des biens familiaux. Par l'imposition des héritages, pour réduire celui-ci. Par les atteintes portées au mariage (loi sur le divorce), à l'école (nationalisation du système éducatif), à la religion (promotion d'une religion séculière contre la religion spirituelle). La démocratie cherche à faire des individus autonomes, c'est-à-dire déliés de tout lien, et en premier des liens familiaux. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à lire les discours de Jules Ferry, de Ferdinand Buisson ou de Jean Macé. Le XIX^e siècle fut donc la lutte de l'esprit démocratique et de l'esprit aristocratique. C'est le premier qui a gagné, notamment grâce à la guerre de 1914 qui fut un désastre démographique pour les familles. Surtout, à partir de 1916, le discours de guerre change de ton. La propagande ne se fait plus sur le mode nationaliste, en prônant la lutte des Français contre les Allemands ou des Gaulois contre les Germains, mais sur le mode idéologique et politique, en promouvant le combat de la démocratie contre les États despotiques. Comme le dit Louis Pergaud dans ses lettres, la Grande Guerre est la continuation des guerres révolutionnaires, c'est-à-dire des guerres pour la promotion et la diffusion de la liberté à travers l'Europe.

La défense de la démocratie devient ainsi le thème dominant du XX^e siècle. Réactivée pendant la Deuxième Guerre mondiale, elle est bien sûr au cœur de la Guerre Froide. Chaque belligérant voit la démocratie à sa porte. Pour Truman, c'est l'Amérique qui défend les valeurs démocratiques. Pour Jdanov, c'est l'URSS, qui combat le camp impérialiste et anti-démocratique. Le fait que les pays d'Europe de l'Est s'appellent démocratie populaire ne relève pas uniquement d'une mascarade sémantique. Ce sont bien des démocraties, dans la mesure où le régime soviétique détruit le modèle familial pour prôner la toute-puissance de l'individu et où le communisme prétend parler au nom du peuple et gouverner pour le peuple. Avec la fin de l'affrontement des blocs, la démocratie semble à la fois victorieuse et isolée. Entre 1991 et 2011, les États-Unis n'ont eu de cesse de propager ce système à travers le monde, reprenant

ainsi la vision trotskyste de l'histoire d'un universalisme politique. La guerre américaine reprend les fondamentaux des guerres révolutionnaires. Il ne s'agit pas de lutter pour défendre un territoire ou pour se protéger d'un ennemi, mais de combattre pour exporter la démocratie. Guerre d'Irak en 1991, de Serbie en 1999, d'Afghanistan et d'Irak en 2001 et 2003, interventions en Lybie en 2011, et peut-être en Syrie. À chaque fois, l'objectif est le même : renverser un régime jugé dictatorial et fonder la démocratie. Pour arriver à ces fins le mensonge et la manipulation sont utilisés : tournage de faux films montrant des supposés massacres, invention d'armes de destructions massives, mobilisation de l'opinion internationale par l'entremise des médias. La propagation de la démocratie chez les peuples opprimés ne peut pas se faire sans l'approbation tacite des peuples libérés. Dans le même temps, c'est au nom du peuple que l'on fait revoter les Irlandais qui ont voté non aux traités européens, jusqu'à ce qu'ils votent oui, et après les avoir menacés de sanction le cas échéant. C'est aussi au nom de la démocratie que l'on demande l'avis des Français sur le traité constitutionnel européen, tout en calomniant ceux qui voudraient voter non. Et quand c'est ce non qui l'emporte finalement, le traité est tout de même adopté, mais sous un autre nom. Cela n'est pas une transgression de la démocratie, comme on pourrait le penser de prime abord, mais au contraire son application stricte.

Tocqueville explique aussi comment la démocratie fait émerger la médiocrité. Il faut prendre ici ce terme au sens propre : la médiocrité, c'est ce qui est moyen. La démocratie est donc le règne du moyen. On parle ainsi des classes moyennes, de la lutte contre les inégalités pour arriver à une moyenne nationale et, dans le domaine scolaire, de moyennes de transmission à atteindre. La démocratie nivelle aussi bien le bas que le haut, elle gomme les différences, elle rabote les sommets et comble les fossés.

Alors que l'aristocratie se fonde sur l'honneur et sur le devoir, la démocratie défend l'égalité et le consensus. Les amateurs de Pagnol peuvent se remémorer la trilogie marseillaise. Dans ces pièces, le dramaturge dépeint avec justesse la façon dont César défend l'honneur familial après que Marius ait quitté Fanny enceinte. Comme il se sent le devoir de protéger la jeune fille, notamment en lui trouvant un mari de substitution. Cette pièce témoigne ainsi du fait que l'aristocratie ne concerne pas que les couches élevées de la population, mais également les petites gens. On se souvient ainsi d'une réplique célèbre « L'honneur, c'est comme les allumettes : ça ne sert qu'une fois ». Dans *Le Roi s'amuse*, Victor Hugo fait dire à un des personnages « Quand on n'a plus d'honneur, on n'a plus de famille ».

Tocqueville encore fait remarquer que l'ère démocratique arase les grandes œuvres de l'esprit. C'est une certaine beauté qui s'efface avec l'idéal aristocratique. C'est là une des explications possibles à la laideur de l'art contemporain, ou AC pour reprendre la terminologie de Christine Sourgens. L'art lui-même se doit d'être démocratique, c'est-à-dire de faire croire que tout le monde peut être artiste, que tout un chacun peut comprendre l'art, sans effort et sans culture, c'est-à-dire sans transmission. Les peintres du Grand Siècle, emplis d'idéal aristocratique, n'ont jamais eu la prétention de se mettre à la portée du vulgaire. Se faisant, c'est eux qui sont appréciés, et non pas les dérivés des foires d'art contemporain.

Si Tocqueville est parti aux États-Unis pour étudier la démocratie, c'est que ce système social est fondamentalement américain, quand l'Europe est aristocratique. Si aujourd'hui l'Europe s'est convertie à son tour à la démocratie, notamment sous l'influence de Wilson et de ses 14 points, elle reste aristocratique dans son esprit. C'est probablement là une des sources majeures d'incompréhension entre les deux rives de l'Atlantique. Nous croyons être semblables aux Américains parce que nous sommes Occidentaux, alors que nous n'avons pas le même système de représentation de la société : eux sont individualistes, quand l'Europe reste

imprégnée de valeurs aristocratiques. La guerre civile européenne, qui a déchiré le continent durant tout le XX^e siècle, et donc bien au-delà du temps imparti par Ernst Nolte, a abouti à l'américanisation de l'Europe. Or l'Amérique, c'est à la fois l'Europe, et en même temps sa négation. L'Amérique s'est bâtie sur le rejet de l'Europe, et notamment de ses valeurs traditionnelles et aristocratiques.

C'est à cette déculturation traditionnelle de ses valeurs que nous attribuons une des origines de l'idéologie morbide qui parcourt tout le siècle. C'est parce que l'Europe s'est privée de son terreau aristocratique, qui fut sa *forma mentis* depuis l'épopée grecque, qu'elle se perçoit en déclin et moribonde alors que, comme en 1900, et plus encore qu'au temps de son impérialisme triomphant dans la colonisation, l'Europe domine toujours le monde. Pour sortir de son horizon fermé du déclin, pour en finir avec sa permanence de la mort et de la crise, l'Europe devrait soit revenir à ses valeurs aristocratiques traditionnelles, pour être de nouveau pleinement elle-même, soit adhérer pleinement aux valeurs démocratiques, et renoncer à toute forme d'aristocratie.

2/ Essor de la démocratie

L'irruption de la démocratie devient donc la matrice du siècle. Celui-ci est ensuite le combat de la démocratie contre les autres formes de régimes politiques, présentés comme des ennemis. La démocratie devient une norme, une règle de vie, et non pas seulement un style de gouvernement. Il y a un impératif moral démocratique. C'est ce qu'exprime Georges Burdeau (in *La démocratie : Essai synthétique*, Bruxelles, Office de Publicité, 1956)

« La démocratie est aujourd'hui une philosophie, une manière de vivre, une religion et presque, accessoirement, une forme de gouvernement. »

Alain Brossat quant à lui évoque la conception englobante de la démocratie, qui quitte le terrain du simple régime politique, pour revêtir les habits d'un système social (*Le sacre de la démocratie, Tableau clinique d'une pandémie*, Anabet Éditions).

« La démocratie contemporaine n'est pas tant une institution politique qu'une forme d'enveloppement "total" de nos existences. Le processus de globalisation démocratique actuellement en cours coïncide désormais avec celui du développement de la civilisation des mœurs. Dès l'école maternelle, les enfants sont initiés aux "*conduites citoyennes*" et à la règle démocratique. Toutes les autres formes politiques concurrentes y sont discréditées. Tout se passe comme si la démocratie était l'unique rempart à l'expansion des foyers de barbarie — États dits voyous, organisations terroristes... Comme si notre époque était celle du couronnement d'une essence démocratique dont le culte est en expansion constante. Lorsque tout ce qui tend à s'opposer à ce nouvel absolutisme démocratique se voit discrédité, que reste-t-il de la tolérance démocratique ? »

Nous avons ainsi vu que c'est durant la Première Guerre mondiale que l'idéologie démocratique fut brandie pour justifier la guerre contre l'Allemagne, opposant les pays démocratiques aux pays autoritaires. Cette opposition, créée pour la circonstance, a une forte postérité, puisque c'est ainsi qu'est présentée la carte de l'Europe politique avant 1914 dans tous les manuels scolaires, carte à l'appui. Les pays démocratiques sont représentés en bleu, les pays autoritaires en rouge, pour renforcer visuellement l'opposition conceptuelle entre les pays.

Ce faisant, les auteurs des manuels ne font que reprendre la propagande de la guerre, probablement sans le savoir.

À leur suite, c'est en 1935 que le Komintern a lancé sa campagne antifasciste, reprenant lui aussi l'opposition entre démocratie et régime autoritaire. Venant des communistes, cette opposition est quelque peu savoureuse, car ce système est bien loin de notre conception de la démocratie. De plus, le fascisme est une idéologie socialiste, qui part des mêmes racines que le communisme. Ce faisant, les communistes ont créé une opposition conceptuelle entre eux et le fascisme, alors même que celle-ci n'existe pas. Ils ont ainsi rejeté le fascisme dans la sphère extrême droite de notre conception politique, alors même que ses fondamentaux et ses réalisations seraient plutôt à classer à l'extrême gauche.

3/ L'essor matériel

Le XX^e siècle est celui des idéologies, des massacres, des douleurs, des guerres. L'Europe ploie sous les bombes et le fer, elle est scindée en deux jusque dans les années 1990.

Mais c'est aussi le siècle des inventions et des avancées technologiques majeures. Entre la vie d'un Français en 2012 et celle de ses arrières grands-parents en 1912, rien n'est comparable. Eau courante, toilettes, machines à laver, ordinateur, voiture, réfrigérateur ... ce serait trop long d'énumérer tout ce que le siècle a apporté.

Nous avons connu un accroissement de la richesse et de l'avoir sans précédent. Ce siècle fut celui du confort, des objets, du passage de la civilisation de la réparation à la civilisation du jetable. Bic est probablement la marque emblème du XX^e siècle. On peut désormais acheter pour jeter, et jeter sans scrupule.

L'objet est placé à la hauteur de l'art. Les designers deviennent des artistes. L'objet entre pleinement dans notre quotidien ; il se fait indispensable à nos vies. Nous avons toujours eu des objets ou du mobilier. Mais ces cinquante dernières années ceux-ci ont pris une importance inégalée.

Cela entraîne une modification dans la perception du monde matériel. L'idée de transmission devient obsolète. Autrefois il était de bon ton de ne pas acheter des meubles, mais d'en hériter. On était fier de cette transmission mobilière. Désormais, cette transmission-là a disparu. Les meubles que l'on achète sont eux aussi jetables. L'héritage matériel se trouve ainsi racorni. Dans ce changement de paradigme, c'est l'idée de la durée qui s'efface. L'homme vit dans l'immédiat. Immédiateté d'un meuble fabriqué en série, sans la patine de l'ébéniste. Immédiateté d'un meuble jeté, sans la durée transmissive. Avec ce nouveau paradigme, ce sont les métiers d'art et d'artisanat qui s'effacent au profit de l'usine. Le client fait l'économie, il bâtit ou démonte les usines.

II/ La rupture européenne

1/ Le recul de l'Europe ?

La Première Guerre mondiale fut le suicide de l'Europe. Ce suicide ne fut pas tant démographique que spirituel. Certes, le nombre de morts fut important, mais le creux

démographique peut être complet par une natalité vigoureuse. Si cela ne fut pas le cas, c'est que les Européens, et surtout les Français, ne croyaient plus en l'avenir. On a des enfants car on regarde le futur. On a des enfants quand on est généreux, car les élever coûte beaucoup. Des couples qui restreignent volontairement le nombre d'enfants possible sont le symbole de personnes qui ne croient plus en l'avenir, ou qui manque de générosité, c'est-à-dire d'élan créateur. La véritable rupture démographique est présente dans le fait que les Européens ont un faible taux de natalité, non pas tant dans le fait qu'il y ait eu des pics de mortalité lors des guerres mondiales. C'est donc bien le suicide spirituel de l'Europe qui est patent. Ce suicide ne vient pas de l'extérieur, mais d'elle-même. Il est trop facile d'en rejeter la faute sur les États-Unis, dans un prétendu complot. Les États-Unis savent profiter de la faiblesse de l'Europe, mais ce n'est pas eux qui l'ont provoqué : ils ont exploité un état de fait.

La maladie de la repentance est un mal bien européen. On parlait autrefois du mal italien ou du mal français pour désigner la syphilis, on peut désormais évoquer le mal européen pour désigner la repentance. Le ressort principal de cette déformation de l'esprit est de relire l'histoire du monde à rebours, c'est-à-dire en ne partant pas des causes pour en comprendre les conséquences, mais en commençant par des conséquences supposées pour en découvrir des causes imaginaires. La repentance s'élabore à partir des mythes. Ce siècle qui fut celui du rejet de Dieu a ainsi créé une autre religion, séculière celle-là, qui est une religion de l'État et que ce dernier cherche à imposer à l'ensemble de la population. L'État fonde sa norme morale, qui repose sur des présupposés indispensables à la survie du régime. L'État quitte le domaine législatif pour engendrer sa propre vertu et sa propre morale. Comme les intérêts de l'État sont fluctuants, sa morale varie aussi, ce qui est bien évidemment contraire à toute morale. Il devient indispensable à l'État d'édifier sa propre intolérance face à la vérité de l'histoire et face à la brutalité des faits. L'État réécrit l'histoire, il change les faits, il interdit les publications qui vont à l'encontre de ses préceptes moraux. Jamais le métier d'historien n'aura été aussi dangereux ni aussi subversif, car son activité s'oppose directement au mythe que veut créer l'État. L'historien refuse l'analyse à rebours. Il refuse les simplismes, les raccourcis honteux. Il tolère l'interprétation des faits, la discussion, les échanges souvent passionnés. Face à lui, l'État publie la vérité dans des textes juridiques qui expliquent comment il faut penser. Avec les lois Gayssot et Taubira la régression intellectuelle et la restriction de la liberté ont atteint un degré rarement inégalé. Le politiquement correct attaque et détruit le subversif. Mais le subversif n'existe que parce que la morale d'État essaye de falsifier la vérité et d'imposer une vérité officielle.

Le drame, c'est que l'on explique à des générations d'enfants qu'ils sont responsables de la pauvreté dans le monde, de la traite négrière, des guerres, des souffrances. Ce faisant on ne peut que susciter la haine de soi chez cette jeunesse qui a heureusement honte de ces crimes, même si elle ne les a pas commis, et la haine de l'Europe parmi les peuples non européens, qui croient eux aussi aux sornettes racontées. Cette repentance sert de prétexte à dédouaner les responsables, et à transformer des innocents en coupables. En un siècle nous avons retourné le fardeau de l'homme blanc. Notre fardeau n'est plus de civiliser le monde, comme le croyait Kipling, mais de réparer nos dégâts, comme le croient les tenants de l'idéologie de la honte.

L'Europe s'endort elle-même. Elle se tue elle-même. Le débat sur l'euthanasie apparaît à ce propos hallucinant. Qu'il y ait des hommes politiques favorables à ce que la loi permette de tuer des malades, ou des personnes considérées comme telles, montre bien le refus de vivre présent dans nos mentalités. On n'envisage plus de guérir, de soulager, de soigner, d'accompagner. La mort apparaît comme l'unique horizon d'un état de faiblesse.

2/ L'émergence des États-Unis

L'Europe ne comprend pas les États-Unis. Depuis l'indépendance de 1773 il y a une divergence majeure entre les deux continents. Parce que les Américains viennent d'Europe, parce qu'ils parlent anglais, parce qu'ils ont une tradition commune, on a cru qu'ils étaient comme nous, et donc nous fumes surpris qu'ils ne réagissent pas comme nous eussions réagi. C'est que les États-Unis ne se sont pas bâtis avec l'Europe, mais contre l'Europe. Le rêve des Pères fondateurs est de rejeter ce qui fait l'Europe, et notamment sa tradition aristocratique. Ce n'est plus l'honneur qui est recherché, mais le bonheur. L'effort et le travail ne visent plus à bâtir une société commune et un destin partagé, mais à fonder une réussite individuelle. On travaille pour soi, non pour son pays, c'est-à-dire pour sa famille. Cette distinction est cruciale dans la différence entre les deux pays.

L'autre élément que ne comprennent pas les Européens est l'esprit fondamentalement messianique des États-Unis. Cet esprit s'exprime très bien dans le livre de John O'Sullivan, *La destinée manifeste*, paru en 1845. Pour O'Sullivan, comme pour d'autres auteurs américains, le pays a été donné par Dieu au monde pour le changer. Les États-Unis sont le salut du monde, et ce dernier doit être remodelé à leur image. Wilson est dans cette idéologie, il veut refaire le monde de 1918 autour de la pensée américaine. Roosevelt et Truman le sont tout autant. Comme Staline et Jdanov ils ont une vision du monde qu'ils veulent imposer, même si celle-ci est différente. On se méprendrait à croire que seuls les Républicains sont des faucons impérialistes. Les Démocrates ne voient pas les choses autrement qu'eux. Derrière les discours et les gestes symboliques la politique étrangère américaine est relativement stable au long du siècle. C'est Kennedy puis Johnson qui sont intervenus au Vietnam, et Nixon qui a essayé de s'en tirer au mieux. C'est le démocrate Truman qui a ordonné de lancer la bombe atomique, ouvrant ainsi la Guerre Froide. Et ce sont Reagan et Bush père qui ont essayé de la refermer.

Les Américains ont une religion issue de l'Ancien Testament, c'est-à-dire une religion messianique, et non pas universaliste, où l'histoire marche derrière le peuple élu. Ce nouveau peuple élu, c'est les Américains, en substitution des Hébreux. Ils ont repris la doctrine de la prédestination politique que Cromwell a pensée pour son Angleterre. Les États-Unis revêtent donc un caractère divin, ils sont chargés d'une mission universelle qui est de faire le bonheur de l'humanité, et ce bonheur ne peut passer que par le modelage du monde sur le moule américain. Ils ne comprennent pas que d'autres voies puissent être possibles, que d'autres modèles, conformes aux peuples et à leur histoire, conformes au génie de chaque nation, puissent rendre les populations heureuses, sans que cela passe par le modèle démocratique.

Dans cette logique de la prédestination politique toute action est justifiée par le seul fait d'avoir été entreprise, toute brutalité et tout crime sont possibles s'il mène à la victoire. La Bible devient le texte sacré et imprègne toute la culture américaine. La république américaine est donc fondamentalement différente de la française : elle est biblique et religieuse, fondamentalement égalitaire, alors que la république française est laïque et conserve une vision monarchiste du pouvoir.

La prédestination politique fait que Wilson impose des régimes démocratiques à toute l'Europe, il veut abattre l'ancien monde, qui est le monde du mal, il veut diffuser l'américanisme en Europe. Dans son esprit le libéralisme économique va de pair avec le

libéralisme politique. Il s'agit de fonder le monde sur le commerce et les échanges, seuls garants de la paix et du bonheur.

Alors que l'ordre de Westphalie a duré de 1648 à 1792, soit 144 ans, alors que l'ordre de Vienne a sauvé la paix de 1815 à 1914, soit un siècle, l'ordre wilsonien imposé au traité de Versailles a conduit à la guerre au bout de 20 ans. Moins même, si l'on considère que l'Allemagne a violé les points essentiels du traité de Versailles dès 1933, et cela sans violation aucune. 15 ans après 1918, les démocraties nouvellement installées ont toutes disparu. La prédestination politique américaine n'a pas permis de sauvegarder la paix en Europe. Pire, elle est un des facteurs essentiels de la guerre.

3/ D'autres grands acteurs ?

Le XX^e siècle a vu l'émergence de nouveaux pays, qui veulent jouer un rôle prédominant sur la scène mondiale. L'Europe n'est plus toute seule, mais le fut-elle un jour ? Pour évoquer le déclin de l'Europe on évoque la montée de l'Inde et de la Chine, comme si ces pays n'avaient jamais été de grandes puissances, comme si cette émergence était une nouveauté. Ces pays se sont endormis, et ils se sont réveillés. Cela marque-t-il pour autant un déclin de l'Europe ? Nous ne le croyons pas.

L'espoir de nouvel ordre mondial suscité par le mouvement de décolonisation n'a pas duré longtemps. Les pays décolonisés sont encore loin de la pôle position. L'Afrique ne représente que 2% du commerce mondial, quand la France, à elle seule, en représente 4%. L'Inde a une moindre part dans le commerce mondial aujourd'hui qu'à l'époque coloniale (2% contre 4% selon l'OMC). Quant à la Chine, est-ce une émergence ou ne fait-elle que retrouver le niveau perdu à la fin du XIX^e siècle, avec de nécessaires correctifs ?

Attention aussi à ne pas se faire aveugler par de fausses perspectives. Nous connaissons bien les défauts de la France et de l'Europe, mais un peu moins les défauts des autres. Nous avons toujours tendance à ne voir chez soi que ce qui ne fonctionne pas et, chez les autres, que ce qui fonctionne bien. L'herbe semble toujours plus verte ailleurs. La Chine est certes émergente, mais elle n'est pas sans défauts ni sans failles. Sa démographie est son principal fléau, et plus précisément le vieillissement de sa population et la chute démographique qu'elle va connaître dans les prochaines décennies, du fait de la politique de l'enfant unique. Cela va engendrer des tensions sociales qui seront difficiles à surmonter.

Son régime pose aussi problème. L'autoritarisme peut être une bonne chose quand il s'agit de construire un port dans une zone naturelle sensible, ou de définir des orientations stratégiques : on impose et les hommes font. Mais l'absence de liberté finit par retirer tout dynamisme aux hommes et à créer une apathie et une absence de création qui sont préjudiciables. On ne se développe pas uniquement en copiant les autres, mais surtout en inventant et en innovant. La Chine n'a pour l'instant rien vraiment créé. Quand elle a créé la poudre, elle n'a pas su s'en servir comme arme à feu. Quand elle a créé les cerfs-volants, elle n'a pas su capter la foudre et maîtriser l'électricité. L'innovation et la nouveauté ne sont pas le propre de la civilisation chinoise. Or c'est pourtant indispensable pour être une grande puissance et pour compter sur la scène internationale.

Quel avenir nous réserve aussi l'Amérique Latine ? En 1900, tous les espoirs étaient permis, aussi bien en Argentine qu'au Brésil. Pour ce continent, le XX^e siècle fut celui de la désillusion. Il s'est enlégé dans le marxisme, impasse autant politique qu'économique. Il croit

connaître aujourd'hui une renaissance en reniant le christianisme et en s'adonnant à l'évangélisme, spiritualité émotionnelle sans raison et sans pensée. Pour son peuple qui s'y adonne, c'est une nouvelle impasse qui se profile. On nous annonce le Brésil comme étant le grand géant du siècle à venir. Faut-il croire ces analyses ? Cela fait si longtemps que le Brésil est appelé pays de l'avenir que l'on peut finir par en douter. Le développement de quelques villes littorales ne doit pas masquer le sous-développement du reste du pays. L'Amérique Latine n'a toujours pas résolu sa tension intrinsèque entre culture européenne et culture indigène. Elle n'a réussi ni à synthétiser les deux cultures, ni à en privilégier une, ni à rejeter les indigènes et à donner le seul pouvoir aux Européens. Pour se développer, il lui faudra bien trancher. Mais trancher ce choix difficile, c'est provoquer des ruptures si importantes que cela risque d'aboutir à la faillite des pays.

La problématique essentielle qu'a posé le XX^e siècle est de savoir si le développement économique et humain des pays passe forcément par une adoption du modèle occidental. Faut-il adopter la démocratie ? Faut-il adopter le capitalisme, donc le christianisme ? Faut-il adopter le libéralisme ? Un développement humain est-il possible en dehors du cadre de pensée européen ou américain ? Au vu des résultats des pays non-occidentaux, la réponse semble être non. Peut-être ont-ils seulement manqué de temps. Comment parvenir en un siècle, voire même moins, à un stade que l'Europe a mis plusieurs siècles à atteindre ? Les anciens pays du tiers-monde continuent à chercher leur voie, et leur drame est peut-être qu'ils n'ont encore ni choisi ni renoncé. Existe-t-il une voie spécifiquement africaine pour le développement, ou spécifiquement asiatique ou indienne ? À voir le développement économique de la Corée et du Japon, la réponse semble être non. Certes ces pays ont su faire fructifier leur culture et adapter les coutumes européennes à leur histoire, mais leur essor économique fut d'ailleurs la copie de celui des Occidentaux. Il n'est qu'à observer le vêtement. Le triomphe planétaire de la cravate est le symbole le plus éclatant de la victoire culturelle de l'Europe sur les autres pays et les autres cultures. Or, qui tient la culture tient les hommes.

III/ De quand dater la fin du siècle ?

1/ Une fin difficile à trouver

Quand fini le XX^e siècle ? À la fin de la Guerre Froide, soit en 1991 ? À la fin de l'hégémonie américaine, en 2001 ? Cette question n'est finalement pas très intéressante, car si le siècle se termine, l'histoire se prolonge, les hommes mènent encore leur course. Notons quand même que les préoccupations des Européens en 2010 sont très loin de celles de leurs aïeux de 1910. Que l'Europe a changé, que le monde a changé, et comme ces changements étaient somme toute peu prévisibles. Toutes les prévisions qui pouvaient être faites en 1910 se sont retrouvées abattues par la Première Guerre mondiale, et qui pouvait prévoir ce conflit ? Qui pouvait prévoir les totalitarismes, le communisme, l'immense progrès technique ? Nous-mêmes, aujourd'hui, nous ne savons pas de quoi sera fait le XXI^e siècle ; et il est assez inutile, somme toute, de chercher à le savoir.

Mais ce siècle de fer étant terminé, nous nous rendons compte, avec la dissipation de la brume, l'intelligence du temps qui se fait jour, que le premier conflit mondial a eu beaucoup

plus de conséquences politiques et diplomatiques que le second, qui n'est n'en qu'une réplique illusoire. Nous vivons encore, en Europe, dans les conséquences politiques et économiques de la paix, nous sommes fils de Versailles, plus que de Sarajevo. C'est la paix mal négociée et mal gagnée de 1919 qui a façonné le monde d'après. Toute la matrice du siècle se trouve là. Et dans la tête des hommes du traité de Versailles, ce sont toutes les idées du XIX^e siècle qui se sont exprimés. Les hommes d'avant ont façonné le monde d'après ; toute histoire est toujours liée. Clemenceau est né en 1841, sous la Monarchie de Juillet. Il avait 11 ans à l'avènement du Second Empire, et 78 en 1919. Si ses professeurs avaient 50 ans, cela signifie qu'ils sont nés en 1802, sous Napoléon 1^{er}. Des hommes formés sous le Premier Empire ont formé un homme qui a modelé l'Europe sous la III^e République. C'est là la curieuse conséquence des générations, et l'historien ne doit jamais oublier que l'histoire est d'abord une question de génération. David Lloyd George est plus jeune, il est né en 1863. Woodrow Wilson quant à lui est né en 1856, il avait donc 63 ans au moment de Versailles. Mais, plus que l'âge, c'est l'espace qui le séparait de la nouvelle Europe, cette Europe qu'il a voulu à l'image des États-Unis, après que les États-Unis aient voulu rompre avec leur image européenne. Notre vie tient ainsi à quelques hommes, et aux quelques professeurs qui les ont formés. Voilà pour la responsabilité de nous autres, professeurs.

2/ L'Europe a-t-elle un avenir ?

L'Europe a-t-elle venir ? Cette question mérite un livre pour y répondre. J'y répondrai en quelques phrases, que chacun pourra compléter et ruminer.

L'avenir de l'Europe, aujourd'hui, tient tout entier dans le message professé par le dernier homme de la vieille Europe, donc de l'Europe de toujours, le pape Benoît XVI.

L'Europe a un avenir, qui passe par la rupture avec le relativisme et la sortie de l'impasse que représente l'autonomie de l'individu, qui croit que sa volonté a force de loi. Aveuglé par la toute puissance de la raison, l'homme européen l'a dévoyée en sombrant dans la déraison du culte de la volonté comme régulateur moral. C'est aux hommes de l'Europe à retrouver le sens de la nature, dans une saine écologie bien comprise, à se remettre sur les chemins d'une anthropologie véritable, à respecter leur culture. La haine de soi ne pourra jamais bâtir un avenir radieux. Les adolescents qui s'y essaient finissent suicidés. La haine de soi est un mal bien plus grand que le spleen fin de siècle, parce qu'il ne touche pas qu'une petite catégorie d'intellectuels, mais qu'il concerne tous les Européens. L'avenir de l'Europe est assuré, si elle sort de la gangue du mensonge, pour entrer dans la lumière de la vérité, et d'abord de la vérité sur elle-même.

3/ Retour vers le passé ?

La géopolitique actuelle ressemble beaucoup à celle du XIX^e siècle. Les querelles du siècle dernier autour de la Guerre Froide et de la décolonisation semblent complètement dépassées, peut être pas pour toujours. Nous sommes de nouveau dans un monde multipolaire et multiscalaire, un monde sans prédominance d'aucune sorte, et où tous les pays ont un rôle à jouer. Il n'y a pas de super grands, et même la Chine et les États-Unis sont des colosses aux pieds fragiles, que cette fragilité réside dans leur démographie ou dans leur dette. L'Europe a encore tout son rôle à jouer. Le fait même qu'elle soit encore vivante, après tous les affres et désastres subit au long du siècle, témoigne de son incroyable force, et de sa grande capacité de

vie. Quel pays, quel continent, aurait pu connaître ce que l'Europe a connu, sans être définitivement détruit ?

L'Europe semble aujourd'hui malade de sa démocratie, et de sa non démocratie en ce qui concerne l'attention portée au peuple. On n'écoute plus le peuple, on ne lui parle plus. Le peuple est le grand absent des discours politiques des années 2010, après avoir saturé les discours des décennies précédentes. La démocratie européenne est rejetée par bon nombre de pays non-européens, qui n'y voient pas un moyen de développement matériel. La Russie revient, avec ses hydrocarbures, et avec un discours polaire qui vivifie un air européen ranci de politiquement correct. L'Asie ignore superbement notre démocratie ; la Chine la première. Sauf que cette forme démocratique n'est pas la nôtre mais celle des États-Unis. Peut être qu'à notre tour nous allons aussi la rejeter, pour revenir aux formes politiques et sociales plus proches du modèle européen. Ce retour serait en fait un moyen de se nourrir aux racines de notre histoire pour aborder l'avenir. Le modèle wilsonien, inscrit dans les cartes, a disparu vingt ans après qu'il soit imposé aux États. Jamais traité n'a duré aussi peu. Nous sommes bien loin de Westphalie et de Vienne. Mais l'idée wilsonienne a elle duré tout au long du siècle, revivifiée par Roosevelt et la doctrine Truman, portée par la Guerre Froide et l'axe du mal. C'est cette idée qui aujourd'hui s'essouffle. Peut être pour revenir à la culture de l'autre Amérique, celle de la Confédération défaite, peut être pour revenir à la culture politique véritable de l'Europe. La construction bureaucratique européenne, qu'il faut distinguer de l'idée d'union européenne, fut un modèle imposé par les États-Unis. On voit comment celui-ci expulse aujourd'hui les peuples, et comment même il impose des mesures que les peuples rejettent massivement. C'est au peuple désormais de rejeter la bureaucratie bruxelloise. En faisant la révolution en 1848, le peuple crut prendre le pouvoir quand il le donne essentiellement aux bourgeois. Dans la révolution communiste, le peuple fut totalement jeté et expulsé, dénié et torturé. Et si finalement, ce qui attend l'Europe ce n'est pas cette fois-ci une vraie révolution, qui donne toute sa vraie place à un peuple vraiment libéré ? Rejeter mai 68 et février 1848 pour tenter un nouveau printemps de velours qui libérerait les peuples européens. On scrute le printemps des peuples dans les pays arabes, et s'il fallait l'attendre des pays d'Europe ?

Conclusion

On ne peut pas conclure sur l'histoire, qui se déploie sans fin. Difficile de conclure aussi sur l'aventure de l'Europe. En ce début de XXI^e siècle nous sommes arrivés à un stade surprenant où l'Europe veut d'elle-même sortir de l'histoire, renier son projet et ne plus affronter le monde. Est-ce dû à l'usure de ses siècles et à la trame de ses combats ? Ou bien au vieux mythe marxiste qui demeure et qui croit en la fin de l'histoire par l'abolition de la lutte des classes ; ces classes étant, de nos jours, les élites cultivées ? Nombreux sont les dirigeants européens qui ne croient pas en leur pays. Mais les peuples se réveillent. La forte présence de jeunes européens aux JMJ est un signe des temps d'un renouveau spirituel et d'un retour aux fondamentaux de la culture européenne. Les volontés indépendantistes de l'Écosse, de la Catalogne, de l'Irlande du Nord sont aussi des phénomènes de ce retour aux peuples qui ne veulent pas être oubliés par leurs dirigeants. À trop croire en la fin de l'histoire, on a oublié que celle-ci était toujours sans fin. Et l'histoire n'a pas de sens, en tout cas pas de sens préétabli. Ce sont les hommes, les peuples, les générations qui font l'histoire, n'ont pas les officines et les microcosmes.